

**DANY-ROBERT DUFOUR**

# **Le délire occidental**

**et ses effets actuels  
dans la vie quotidienne :**  
**travail, loisir, amour**

*On dirait que cette civilisation traverse une  
sérieuse crise ! Certains constituants paraissent  
complètement grillés !*



**LLL**

LES LIENS QUI LIBÈRENT

## Le délire occidental et ses effets actuels dans la vie quotidienne : travail, loisir, amour

**Et si la raison occidentale était devenue délirante ? Si tel était le cas, alors il faudrait entreprendre séance tenante une « psychanalyse » de ce délire occidental.**

Dany-Robert Dufour s'en donne les moyens. Il part de ce que Descartes proposait dans *Le discours de la méthode*, fondement de la raison moderne : que les hommes « se rendent comme maîtres et possesseurs de la nature ». Un tournant dans l'aventure humaine qui a entraîné le développement progressif du machinisme et du productivisme, jusqu'à l'inflation technologique actuelle affirmée comme valeur suprême.

Si ce délire occidental fait aujourd'hui problème, c'est qu'il a gagné le monde (la mondialisation néolibérale qui exploite tout, hommes et environnement, à outrance) et qu'il est appelé, comme tout délire, à se fracasser contre le réel. D'une part, parce que la toute-puissance et l'illimitation des prétentions humaines qu'il contient ne peuvent que rencontrer l'obstacle : notre terre réagit déjà vigoureusement aux différents saccages en cours. D'autre part, parce que ce délire altère considérablement les trois sphères fondamentales de la vie humaine que sont le travail, le loisir et l'amour en les vidant de tout sens – ce que l'auteur examine avec soin.

Mais tout n'est pas perdu : c'est à une nouvelle raison délivrée de ce délire que Dany-Robert Dufour en appelle pour une refondation de la civilisation occidentale, dont il esquisse les possibles contours.

## Dany-Robert Dufour

Dany-Robert Dufour est professeur des universités (en philosophie de l'éducation à Paris 8). Il a été détaché au CNRS, directeur de programme au Collège International de Philosophie et résident à l'Institut d'Études Avancées de Nantes. Il a écrit de nombreux livres, parmi lesquels une anthropologie du libéralisme en plusieurs volumes : *Le divin Marché* (folio essai), *La Cité Perverse* (folio essai) et *L'individu qui vient... après le libéralisme* (Denoël).

### DU MÊME AUTEUR

#### ESSAIS

*Le Bégaiement des maîtres – Lacan, Benveniste, Lévi-Strauss...* [1988],  
Érès, Toulouse, 1999

*Les Mystères de la trinité*, Gallimard, 1990

*Folie et démocratie*, Gallimard, 1996

*Lacan et le miroir sophianique de Boehme*, Epel, 1998

*Lettres sur la nature humaine*, Calmann-Lévy, 1999

*L'Art de réduire les têtes*, Denoël, 2003

*On achève bien les hommes*, Denoël, 2005

*Le Divin Marché*, Denoël, 2007 (folio essai 2012)

*La Cité perverse*, Denoël, 2009 (folio essai 2012)

*L'enfant face aux médias* (avec Dominique Ottavi), Fabert, 2011

*L'individu qui vient... après le libéralisme*, Denoël, 2011

*Il était une fois le dernier homme*, Denoël, 2012

#### ROMAN

*Les Instants décomposés*, Julliard, 1993

ISBN : 979-10-209-0153-8

© Les Liens qui Libèrent, 2014

Illustration de couverture : Droits réservés



Dany-Robert DUFOUR

# LE DÉLIRE OCCIDENTAL

et ses effets actuels  
dans la vie quotidienne :  
travail, loisir, amour

ÉDITIONS LES LIENS QUI LIBÈRENT



*Seulement un coup d'épaule.*





*Notre PIB prend en compte, dans ses calculs, la pollution de l'air, la publicité pour le tabac et les courses des ambulances qui ramassent les blessés sur nos routes. Il comptabilise les systèmes de sécurité que nous installons pour protéger nos habitations et le coût des prisons où nous enfermons ceux qui réussissent à les forcer. Il intègre la destruction de nos forêts de séquoias ainsi que leur remplacement par un urbanisme tentaculaire et chaotique. Il comprend la production du napalm, des armes nucléaires et des voitures blindées de la police destinées à réprimer des émeutes dans nos villes. Il comptabilise la fabrication du fusil Whitman et du couteau Speck, ainsi que les programmes de télévision qui glorifient la violence dans le but de vendre les jouets correspondants à nos enfants.*

*En revanche, le PIB ne tient pas compte de la santé de nos enfants, de la qualité de leur instruction, ni de la gaieté de leurs jeux. Il ne mesure pas la beauté de notre poésie ou la solidité de nos mariages. Il ne songe pas à évaluer la qualité de nos débats politiques ou l'intégrité de nos représentants. Il ne prend pas en considération notre courage, notre sagesse ou notre culture. (...)*

*En un mot, le PIB mesure tout, sauf ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue.*

Robert F. Kennedy,  
discours à l'Université du Kansas,  
le 18 mars 1968.



## INTRODUCTION

1.

Pourquoi sommes-nous si désenchantés<sup>1</sup>? Quelle catastrophe a bien pu atteindre une civilisation aussi conquérante et sûre d'elle-même que celle de l'Europe pour que l'horizon paraisse soudainement, à la plupart, aussi bouché? Comment analyser ce mélange de mélancolie générationnelle, d'impuissance politique, de misère due aux petits boulots, aux jobs décérébrants ou au chômage chronique qui frappe une bonne partie de la population – pas seulement les jeunes adultes – et qui s'exprime sous les couleurs du désarroi ironique, de l'aquoibonisme, voire même d'une amertume qui fait craindre le retour d'heures très sombres? Telle est la question à laquelle j'essaierai de répondre dans ce livre. Je le ferai en philosophe, c'est-à-dire en tentant de prendre la

1. Un seul chiffre suffira pour justifier cette question : 92 % des Européens en moyenne ont un sentiment négatif sur l'avenir de leur pays ou sur le sort de leurs concitoyens. Ce taux, déjà astronomique, atteint en France 97 % ! (Enquête Ipsos-Publicis menée en mars et avril 2013, *Le Monde*, 6 mai 2013.)

hauteur nécessaire pour ne pas risquer de m'égarer en trivialisations et pour viser au cœur de la question : elle porte sur les origines et le destin de la civilisation occidentale – en un mot, son *programme*.

2.

Ce n'est certes pas la première fois que l'Europe est saisie de frissons. Le xx<sup>e</sup> siècle, pour s'en tenir à l'époque récente, a connu son lot de cauchemars. Le temps des régimes totalitaires n'est pas si loin. Celui des fascismes bruns avec l'acmé du nazisme, lors duquel on vit une partie de l'humanité entreprendre d'en détruire une autre en employant les moyens de la grande industrie. Celui des totalitarismes rouges, avec l'apogée du stalinisme lors duquel on vit le parti qui devait libérer le peuple enfermer la société civile dans une vaste prison avec sa police politique omniprésente, ses immenses procès truqués, ses purges massives, ses internements psychiatriques, ses oubliettes sibériennes, ses mitards et ses salles de torture, si ce n'est d'exécutions sommaires – cela au nom, bien sûr, des multiples bonheurs à venir.

De cela, nous sommes heureusement sortis au prix d'innombrables sacrifices humains. N'oublions jamais ces héros modernes – les résistants, les dissidents – qui permirent d'envisager que viennent enfin des « jours heureux » – c'était là le titre du programme du Conseil national de la Résistance, adopté dans la clandestinité (par des mouvements aux sensibilités très diverses) le 15 mars 1944, mis en œuvre dès la Libération. Le choix d'un tel titre n'est pas le fruit du hasard tant il évoque ce que Aristote appelait la « vie bonne » (*Politique*, I) – ce qui n'est pas étonnant quand on sait le rôle des intellectuels dans la Résistance, celui, par exemple, du futur grand helléniste Jean-Pierre Vernant qui, à la tête des FFI, sous le nom de colonel Berthier, libéra Toulouse de

l'occupation nazie. La «vie bonne» suppose le cadre d'une cité juste permettant aux individus de réaliser toutes leurs virtualités. L'Europe occidentale, sortie plus tôt du cauchemar que celle de l'Est, connut alors ce qu'on appelle les Trente Glorieuses pendant lesquelles progressèrent le niveau de vie, la protection sociale (éducation, santé, justice) et les aspirations à une culture libre largement partagée. À mettre également au crédit de cette époque, la décolonisation – encore que certains peuples durent payer leur liberté au prix de leur sang. L'Europe orientale, en manque de ces progrès politiques, économiques et sociaux et elle-même colonisée par le «grand frère» soviétique, se prit à espérer tant et si bien que ses peuples réussirent finalement à faire tomber le mur de la honte dans lequel leurs maîtres s'étaient eux-mêmes enfermés.

3.

Or, voici que de lourds nuages s'amoncellent à nouveau au-dessus de notre continent. Des formes de souffrance que l'on croyait disparues et d'autres, nouvelles, viennent hanter notre monde, alors qu'un horizon apocalyptique est d'ores et déjà annoncé par nombre de scénarios catastrophes, les pires et les meilleurs. Il y en a pour tous les goûts en ce domaine : cela va de la soit disant prophétie maya<sup>1</sup> relayée, sitôt résorbée, par la prophétie de saint Malachie (l'actuel pape, François I<sup>er</sup>, sera le dernier parce que «le Juge redoutable jugera alors son peuple») à des films de bons réalisateurs évoquant une fin du monde venue non du ciel ou des étoiles, comme dans les fictions millénaristes d'autrefois, mais secrétée par l'activité humaine (*Melancholia* de Lars von Trier, *Beasts of the Southern Wild* de Benh Zeitlin, *4:44 Last Day on Earth* de Abel Ferrara,

1. Elle prophétisait qu'au 21 décembre 2012, nous allions parvenir à la fin d'un dernier cycle d'existence de nos civilisations!

*Take Shelter* de Jeff Nichols, *Snowpiercer*, *le Transperceneige* de Bong Joon-ho, *Elysium* de Neill Blomkamp...).

Que ces hantises soient plus ou moins bien exprimées, illustrées ou expliquées n'est pas la question. Elles sont là et on comprend aisément d'où sort cet imaginaire. La Terre est un ensemble complexe de paramètres qui présente un état apparent de stabilité, tel qu'on croit volontiers que rien ne peut lui arriver quoi qu'on lui inflige. Mais, en fait, cet ensemble n'est que *métastable* : cela signifie que cette stabilité apparente peut s'inverser en instabilité brutale sous l'influence d'actions extérieures importantes, avant de retrouver un autre état de stabilité substantiellement différent du précédent. Sachant que, comme le dit Gilbert Simondon, grand penseur de la métastabilité : « L'état le plus stable est un état de mort ; c'est un état dégradé à partir duquel aucune transformation n'est plus possible sans intervention d'une énergie extérieure au système dégradé<sup>1</sup>. » En d'autres termes, la Terre, exploitée à outrance par les activités humaines de plus en plus puissantes et aveugles, réagit comme un corps global atteint en ses équilibres fondamentaux et ne cesse d'émettre d'inquiétants symptômes de souffrance : réduction de la diversité des espèces, gigantesques élevages industriels d'animaux fonctionnant comme de véritables bombes virales prêtes à exploser à tout moment, dissémination des OGM, épuisement des ressources naturelles fossiles, accidents industriels et pollutions monstres (chimique, pétrolière, nucléaire...) avec séquelles à long terme (Seveso, Bhopal, AZF, Tchernobyl, Fukushima, naufrages pétroliers, fuites ou explosions sur plate-forme *offshore*), pollutions sourdes diverses avec effets irréversibles (nucléaires, chimiques, hydrocarbures, métaux lourds, nanoparticules) se

1. G. Simondon, *L'Individuation psychique et collective*, Aubier, Paris, 1989, p. 49.

cumulant en effets de seuil, transformation des océans en poubelle de déchets et d'armes nucléaires, chimiques et conventionnelles, phénomènes d'«air-pocalypse» et, pourrait-on dire, d'«eau-pocalysme» de plus en plus fréquents aux quatre coins du monde, inexorable réchauffement climatique dû aux gaz à effet de serre et, conséquemment, phénomènes climatiques extrêmes, fonte des glaces et montée des eaux...

4.

Ces phénomènes ne sont certes pas propres à l'Europe, ils sont mondiaux, liés en tant que tels à la mondialisation, c'est-à-dire à la mise en coupe réglée du monde par l'*hyperclasse*, autrement dit par l'hyperbourgeoisie financière, transfrontière et postmoderne, hédoniste et décultivée, axée sur la prédation rapide et systématique<sup>1</sup>. Mais il ne faut pas oublier que l'idée de cette exploitation totale et méthodique du monde est partie d'Europe il y a maintenant près de quatre siècles. Ce n'est pas d'un Yanomami, d'un Inuit, d'un Bantou, d'un Sré, d'un Pygmée, d'un Han, d'un ismaélite ou autre qu'est partie cette idée, c'est d'un dénommé René Descartes. Le chevalier Des Cartes, qui vivait dans les Provinces-Unies des Pays-Bas, lieu de développement du premier capitalisme, a en effet su parfaitement exprimer l'esprit conquérant de son temps :

Au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux, et de tous les autres corps qui nous environnent [...], nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme *maîtres et possesseurs de la nature*. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention

1. Mes éléments d'analyse de l'hyperbourgeoisie sont rassemblés dans *La Cité perverse*, Denoël, Paris, 2009, § 26.

d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait sans aucune peine des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie, car même l'esprit dépend fort du tempérament et de la disposition des organes du corps. (*Discours de la méthode* [1637], 6<sup>e</sup> partie, souligné par moi).

Tout est dit dans ce court extrait de la partie conclusive du *Discours de la Méthode*. 1<sup>o</sup> Il faut passer d'une philosophie spéculative à une philosophie pratique permettant d'agir sur le monde, ce qui implique la fin de la « théorie » au sens grec de *theorein* (littéralement « contempler »), c'est-à-dire la fin de la *vita contemplativa*, au seul profit de praxis impliquant comme telles un agir. 2<sup>o</sup> Ceci permettra la création d'une infinité d'artifices permettant à chacun de jouir sans peine. 3<sup>o</sup> Ceci apportera la grande santé et le développement de l'esprit.

Descartes est, on le sait, considéré comme le philosophe de la *mathesis universalis* – une perspective ouverte par Galilée quelques années plus tôt où selon laquelle l'univers entier devient susceptible d'une interprétation mathématique. Mais, il est remarquable que cette idée de maîtrise de la nature ait été également exprimée par l'autre grand fondateur des sciences modernes, l'Anglais Francis Bacon, père de l'autre versant, celui de l'empirisme et des sciences expérimentales. Son roman utopiste, *La Nouvelle Atlantide*, de dix ans antérieur au *Discours de la méthode*, raconte le voyage imaginaire de navigateurs intrépides qui, après quelques tempêtes, se retrouvent dans l'île inconnue de Bensalem, sorte de paradis construit de main d'homme grâce à des sciences et techniques très efficaces. L'île est gouvernée par une société philosophique savante : la Maison de Salomon, un collège consacré au développement et à l'application de la recherche scientifique



et technique – institut modèle que Bacon veut soumettre à Jacques I<sup>er</sup>, le roi d'Angleterre. Le but est clair : « Notre fondation a pour Fin de connaître les Causes, et le mouvement secret des choses ; et de reculer les bornes de l'Empire humain en vue de réaliser toutes les choses possibles. » Ainsi l'humanité pourrait, selon Bacon, retrouver, grâce aux sciences et techniques, le droit sur la nature qu'elle a perdu avec la Chute et qu'elle détenait à l'époque du Paradis <sup>1</sup>.

Arrivé à ce point, quelques lecteurs pourraient attendre que j'assène la fameuse phrase fatale supposément tirée de *La Nouvelle Atlantide* : « La nature est une femme publique, nous devons la mater, pénétrer ses secrets et l'enchaîner selon nos désirs. » Je n'en garderai bien car, après vérification, il s'agit d'une citation apocryphe, c'est-à-dire fausse, que beaucoup de gens, dont quelques-uns éminents, naviguant sans doute de façon trop pressée sur Internet et se copiant les uns les autres, répètent à l'envi depuis quinze ans, en donnant comme référence *La Nouvelle Atlantide*, sans autre précision. Mais c'eût été un peu trop beau qu'on puisse ainsi régler le sort de Bacon en en faisant le plus grand macho du XVII<sup>e</sup> siècle, allant jusqu'à rêver de violer la Mère-Nature. En fait, les choses sont un peu plus compliquées. Il est difficile de croire, en l'occurrence, que Bacon ait pu comparer la grande nature parfaitement créée par Dieu en six jours (Genèse I) à une... catin. C'est très peu probable en effet de la part d'un bon chrétien anglican comme lui qui se faisait une haute idée de la nature comme création de dieu. Il suffit de lire son texte philosophique central, le *Novum Organum* de 1620 <sup>2</sup>. Premièrement, Bacon y propose de se mettre à l'école de la nature : « On ne triomphe[ra] de la nature

1. *La nouvelle Atlantide* (1626) de Bacon est disponible en français sur Gallica (<http://gallica.bnf.fr/>).

2. Le *Novum Organum* de Bacon est disponible en français sur Gallica. Les citations suivantes sont tirées de ce texte.

qu'en lui obéissant.» Encore faut-il – deuxième proposition – avoir la bonne méthode : « Pour pénétrer dans les secrets et les entrailles de la nature, il faut que les notions et principes soient tirés de la réalité par une méthode plus certaine et plus sûre [que celle du syllogisme tant aristotélicien que scolastique] » – c'est précisément cette idée que Descartes reprendra à son compte en proposant la mathématique comme langage universel. Enfin, troisième proposition de Bacon : il faut se mettre en position d'exhumer les lois de la subtile nature et ce sera alors seulement que l'on pourra « triompher [...] de [cette] nature par l'*industrie* » – avec le sens moderne qu'a pris ce terme, Bacon ne croyait pas si bien dire<sup>1</sup>.

Ce programme commun Bacon/Descartes de maîtrise de la nature a manifestement constitué un *turning point* dans l'aventure humaine<sup>2</sup>.

Descartes a rétrospectivement raison : partout où il a été appliqué et partout où il est encore aujourd'hui appliqué (sur les anciennes terres des Yanomamis, des Inuits, des Bantous, des Srés, des Pygmées, des Hans, des ismaélites et des autres

1. Sans doute la citation fautive vient-elle de l'extrapolation d'études féministes réalisées dans les années 1990 qui ont vu dans l'expression « pénétrer dans les secrets et les entrailles de la nature », utilisée par Bacon, une métaphore sexiste. Ce qui est peut-être vrai - mais alors ne faudrait-il pas tenir toute expression contenant le verbe « pénétrer » pour suspecte ? Cette fautive citation révèle plutôt un anachronisme qui a tenté de rendre compte de la pensée d'hier avec les catégories du « penser correct » d'aujourd'hui. Ce qui, en aucun cas, n'autorise à construire des citations apocryphes pour les besoins de la cause. Nous nous en tiendrons pour notre part à penser que si le monde a alors basculé, ce n'est pas parce que Bacon était un violeur en puissance, mais parce que son programme a correspondu à un changement du statut de la science, virant de la contemplation à son implication pratique dans le monde.

2. Pour une analyse comparée de la pensée de Bacon et de Descartes, voir Neil Ribe, « Cartesian Optics and the Mastery of Nature », *Isis*, vol. 88, n° 1, mars 1997, p. 42-61.

anciens peuples), les moyens d'action sur le monde sont passés du mode incantatoire au mode opératoire, des objets les plus divers sont apparus apportant certaines satisfactions nouvelles, la santé et l'esprit se sont globalement développées. Mais Descartes a simplement oublié de mentionner le prix à payer pour ces bienfaits. Il est exorbitant. L'arraisonnement du monde (*Gestell* pour emprunter le langage de Heidegger<sup>1</sup>) implique sa destruction. Il manque donc un point quatre à l'exposé cartésien. Un propos tel qu'il aurait risqué, s'il avait été développé, de faire réfléchir à deux, voire à trois ou même à quatre fois, avant que l'Europe ne s'y engage tête baissée.

5.

La question se pose toutefois de savoir si Bacon, puis Descartes avaient les moyens d'entrevoir cette fâcheuse clause quatrième. Probablement pas, tant ils croyaient libérer le monde de l'obscurantisme et apporter des lumières nouvelles. Mais ce qui est certain, c'est que cette funeste implication est vite apparue aux bons esprits réfléchissant à la mise en place de cette idée de maîtrise et de possession de la nature. Elle s'est levée dans l'autre pays où l'on s'adonnait tellement à la marchandise qu'il en est résulté la première révolution industrielle, l'Angleterre. On doit au premier théoricien enthousiaste de cette révolution, Bernard de Mandeville, d'avoir révélé les conditions subjectives de cette possession objective

1. Voir Martin Heidegger, *Essais et Conférences* [1953], Gallimard, Paris, 1958, « La question de la technique », trad. André Préau, p. 9-48. « Arraisionnement (*Ge-stell*) : ainsi appelons-nous le rassemblant de cette interpellation (*Stellen*) qui requiert l'homme, c'est-à-dire qui le provoque à dévoiler le réel comme fonds dans le mode du "commettre" » (p. 27). Autrement dit, les techno-sciences mettent la nature en demeure de se montrer comme un complexe calculable et prévisible de forces à expérimenter en vue de son exploitation optimale.

du monde : l'enrichissement collectif, et donc la « fortune publique », impliquent le développement des « vices privés », dont celui de la cupidité :

Je me flatte d'avoir démontré que ce ne sont ni les qualités amicales ni les tendres affections [...], ni les réelles vertus que l'homme est capable d'acquérir par la raison [...] qui sont le fondement de la société, mais que c'est ce que nous appelons le mal du monde, [de sorte] qu'à l'instant où le mal cesserait, la société serait dispersée sinon totalement dissoute<sup>1</sup>.

C'est là ce que Mandeville a brillamment fixé dans cette formule devenue fameuse : « Les vices privés font la vertu publique. » Or, Mandeville aurait pu, après sa percutante démonstration, se contenter de l'expression de cette *maxime* – au double sens du terme : ce qu'il faut qu'on retienne d'une fable et l'énonciation d'un principe philosophique. De fait, bien des lecteurs en restent à cette maxime, soit qu'ils l'encensent, comme Friedrich Hayek, le chantre de l'ultralibéralisme au xx<sup>e</sup> siècle, soit qu'ils l'exècrent, comme formule dangereuse entre toutes, conduisant au désastre civilisationnel. Mais Mandeville n'en est pas resté là. J'ai fini par découvrir que ce grand esprit avait eu l'intelligence de poser, derrière sa maxime apparente, une *maxime cachée* grâce à laquelle il réfutait en deux lignes ce qu'il avait mis toute sa vie à démontrer. Cette maxime cachée s'exprime ainsi :

Si on me demandait en quel endroit je trouverais le plus agréable de me promener, personne ne peut douter qu'aux rues

1. Bernard de Mandeville, *Recherche sur les causes de la société*, addition à la seconde édition (1723) de *La Fable des abeilles*, Arles, Actes Sud, 1998, trad. Lucien Carrive légèrement revue par moi.

puantes de Londres, je préférerais un jardin odoriférant ou un bois ombragé à la campagne. De même si, renonçant à toute la grandeur et la vanité de ce monde, on me demandait où, à mon avis, les hommes ont le plus de chance de jouir d'un vrai bonheur, je préférerais une petite société paisible où les hommes, sans être objets d'envie ou d'estime de la part de leur prochain, se contenteraient de vivre du produit naturel du lieu qu'ils habitent<sup>1</sup>.

6.

On le voit, cette maxime cachée de Mandeville prolonge et éclaire le débat ouvert par l'injonction de Descartes à se lancer dans l'exploitation du monde. Si, donc, je pouvais m'adresser à ce dernier, je lui dirais en substance :

« Cher chevalier Des Cartes, le prix pour devenir comme maître et possesseur de la nature que, fort de ta prudente maxime personnelle, *larvatus prodeo* (« j'avance masqué »), tu taisais, je peux donc désormais, toi qui m'as tant incité à penser par moi-même, en « je », le dévoiler. Je me permets de te faire remarquer que tu as oublié, dans ton *Discours de la méthode*, la clause quatrième impliquée et « implicite » par la volonté de devenir comme maître et possesseur de la nature. Je la tiens de Mandeville qui, lui aussi, avançait par maxime cachée, masqué donc, mais d'un masque qui, ici en l'occurrence, démasque.

Cette clause quatrième, cachée dans les ressorts de l'Occident moderne, peut s'énoncer en deux temps : il faut, pour devenir comme maître et possesseur de la nature, consentir subjectivement au mal (puisque celui-ci, à l'instar du vice devenant

1. Bernard de Mandeville, *La Fable des abeilles*, préface à la première édition de 1714, Vrin, Paris, 1998, introduction et traduction de Lucien et Paulette Carrive, p. 27.

vertu, peut s'inverser en bien <sup>1)</sup> et transformer objectivement l'ensemble du monde odoriférant en un monde intégralement puant. C'est à cause de ce fâcheux oubli, cher chevalier Des Cartes, que ton programme, que ta belle méthode, risque fort de s'inverser en un dangereux délire débouchant sur une nouvelle cruauté susceptible d'emporter le monde entier. Et comme tu as réussi à faire largement accréditer ta méthode visant à créer une nouvelle raison, je l'appellerai, par contrepoint, le *délire occidental*. Qu'il contamine aujourd'hui le monde n'en fait pas moins un délire. C'est-à-dire un programme insoutenable, appelé à se fracasser contre le réel. La toute-puissance et l'illimitation des prétentions humaines qu'il contient ne peuvent que rencontrer l'obstacle. Car, depuis toujours, l'*hybris*, la démesure, en l'occurrence la volonté de maîtriser et de posséder la nature, suscite la *némésis*, le châtement. Je ne le dis pas par adhésion aux supposées sagesse contenues dans les traditions narratives, mais par conviction logique : on paie toujours très cher le fait de se heurter à plus fort que soi. Nous n'englobons pas la nature, nous sommes englobés par elle. Je veux dire qu'il y a dans la rationalité occidentale et son cœur cartésien une dimension délirante dont il serait temps, avant qu'il soit trop tard, de prendre la mesure ou plutôt la démesure. »

7.

L'Europe a donc une responsabilité particulière puisque c'est d'elle qu'est parti ce programme avant de gagner l'Amérique du Nord, l'Asie ensuite, puis le reste du monde ; sans oublier, aujourd'hui, le continent noir, l'Afrique. Le décalage temporel dans l'application de ce programme explique pourquoi il n'est

1. Ce qui ne signifie pas qu'on s'affranchit de la morale – ça serait trop facile –, mais plutôt qu'on entre dans une autre morale, de forme perverse.

pas identiquement perçu dans chaque région de la planète. Les pays nouvellement conquis ont tendance à n'en percevoir que les effets bénéfiques correspondant aux trois points cartésiens : efficacité pratique, satisfactions nouvelles procurées par les objets manufacturés et les services marchands, gains en santé et ouverture d'esprit en relation directe avec une certaine libération par rapport aux anciens carcans moraux des cultures traditionnelles. Pour le dire autrement, l'habitant moyen du Brésil, de la Chine et de l'Inde ne perçoit pas – jusqu'à choisir de n'en rien savoir – la quatrième clause : la dévastation du monde. Tout simplement parce que, pour l'instant, apparemment du moins, les bénéfices l'emportent sur les maléfices. Il n'en est pas de même en Europe : plus avancée dans la réalisation de ce programme, elle se trouve touchée de plein fouet par ce qu'il faut bien appeler le malheur engendré par ce délire. Freud le prophétisait déjà en 1929, année de la Grande Crise :

L'avenir lointain nous apportera, dans ce domaine de la civilisation [celui de la technique], des progrès nouveaux et considérables, vraisemblablement d'une importance impossible à prévoir; ils accentueront toujours plus les traits divins de l'homme. Dans l'intérêt de notre étude, nous ne voulons toutefois point oublier que, pour semblable qu'il soit à un dieu, l'homme d'aujourd'hui ne se sent pas heureux<sup>1</sup>.

Si l'homme européen de 1929 ne se sentait pas heureux – la dépression économique le lui fit vite sentir –, que dire de

1. Sigmund Freud, « Malaise dans la civilisation » [1929], *Revue française de psychanalyse*, t. VII, no 4, 1934, p. 692 *sq.*; t. XXXIV, no 1, 1970, version numérique disponible sur le site de la bibliothèque numérique francophone Les Classiques des sciences sociales, [http://classiques.uqac.ca/classiques/gramsci\\_antonio/textes/textes.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/gramsci_antonio/textes/textes.html).

celui de 2013, soit cinq ans après la grande crise de 2008? C'est à coup sûr pire, puisque cet homme est devenu encore plus une sorte de « dieu prothétique », « un dieu, disait Freud, certes admirable s'il revêt tous ses organes auxiliaires, mais comme ceux-ci n'ont pas poussé avec lui, ils lui donnent souvent bien du mal<sup>1</sup> ». C'est donc à l'examen des formes principales de ce malheur, ou – pour mieux le dire aux âmes trop sensibles – de cette absence cruciale de bonheur, que je consacrerai cette étude. J'irai droit au but : cette dérégulation touche les trois sphères essentielles de notre vie quotidienne : la sphère du travail, celle des loisirs et celle de l'amour et du désir. Ces trois sphères auxquelles nous consacrons la majeure partie de notre temps sont aujourd'hui le lieu de souffrances nouvelles.

8.

Mais soyons clair : il ne s'agit nullement pour moi, disant cela, de me complaire dans le pessimisme et la rumination *ad lib.* d'idées sombres. C'est même tout le contraire : pour espérer quelques rémissions et quelques moyens d'obvier à ces souffrances, il faut commencer par ne plus dénier cette malencontreuse réalité produite par l'histoire de notre temps, et ce, afin d'y voir plus clair et de se donner quelques moyens d'agir adéquats. Par « adéquats », j'entends qu'ils viseraient à se donner quelques clefs pour une réforme philosophique du monde et de son principe central, en évitant de se contenter tant de l'inaction que des révoltes palliatives et des vaines agitations. On peut le dire autrement : il ne faut pas agir sans comprendre, ni comprendre sans agir, il faut comprendre pour agir.

1. *Ibid.*



La thèse que je soutiendrai est la suivante : si nous sommes désenchantés, c'est que les trois sphères fondamentales de notre vie que sont le travail, les loisirs et l'amour ont perdu leur signification. Les valeurs qui leur étaient attachées, formant un système, qui inspiraient la vie en société et les vies individuelles, sont devenues insignifiantes, dénuées de sens.

Le prolétariat, la grande classe qui embrasse tous les producteurs des nations civilisées, la classe qui, en s'émancipant, émancipera l'humanité du travail servile et fera de l'animal humain un être libre, le prolétariat trahissant ses instincts, méconnaissant sa mission historique, s'est laissé pervertir par le dogme du travail. Rude et terrible a été son châtement.

Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*.

Le gendre de Karl Marx a écrit ce texte en 1883, lors de son séjour à la prison Sainte-Pélagie.